

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Aux époques de transition, la toilette présente une certaine originalité, due à la fantaisie qui préside aux arrangements des costumes devant nous mener jusqu'au moment bien défini d'une saison. Il est permis quantité de petites additions pour éteindre ce que l'étoffe ou la dentelle ont de trop clair par les temps brumeux. Nous ne parlons pas du pince-taille en velours qui relève une jupe dont le corsage est fini, parce que, depuis quelques années, le pince-taille est de mise en toute saison ainsi que la jaquette en drap; mais bien de ces combinaisons d'étoffes qui font d'un costume d'été, ce que nous appelons costume de transition; cela pour les personnes économes, car les élégantes émérites ont pour cet usage de très gentils costumes, d'une élégance modeste, comme doit être la tenue courante.

Madame Bréant fait en ce genre, de charmants costumes en lainage quadrillé, mêlé de tafetas également quadrillé, avec des garnitures unies en faille. La façon, blouse-polonoise, se drape largement sur une jupe à plis ou couverte de volants déchiquetés. D'autres jupes reçoivent des bandes de tissu écossais aux teintes sombres, posées verticalement, et sur lesquelles rabattent les plis creux avec lesquels elles alternent. Un gilet écossais sous une veste Louis XV assez longue.

Ce tissu écossais ou la limousine à rayures fondues pourrait servir à l'arrangement d'un costume en den-



Costume en serge uni et à rayures veloutées mordoré. — Costume en lainage marine à filets rouges.

Modèles de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

telle crème; il suffirait de draper de longs paniers sur la jupe ronde ou simplement de la couvrir d'une autre jupe un peu plus courte, que l'on relèverait d'un seul côté et très haut sur la hanche, dans une traverse de même étoffe ou de velours assorti à l'une des rayures.



Si le corsage est à chemisette bouffante en dentelle, voire même tout en dentelle, on ajustera des bretelles en lainage, assez larges, qui seront froncées à la taille, derrière et devant et sur l'épaule; de la manche Bretonne assortie sortira la manche en dentelle du corsage.

Ce *rafistolage* sera un succès pour l'amour-propre, et n'allègera guère la bourse.

Une autre manière serait de couper cette jupe en dentelle par des bandes de cachemire foncé, de la draper d'une *laitière*, et de maintenir la draperie sous le pouf par une agrafe artistique; ces arrangements ouvrent un vaste champ à l'imagination et à l'adresse.

Quant à la transformation des chapeaux, c'est plus difficile, vu que la paille ne peut se dissimuler; on enlèvera les fleurs pour le garnir de velours, ceci pour la paille noire ou de couleur foncée; quant à la paille blanche, il faut renoncer à la porter au delà du milieu d'octobre. Nous avons, pour attendre les chapeaux d'hiver, la capote de dentelle qui est, à notre avis, la plus coquette et la plus charmante coiffure d'automne. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, a un art tout particulier pour la *chiffonner*. Soit qu'elle forme un casque, soit qu'elle prenne l'aspect d'un bonnet paysanne, ou qu'elle enferme le visage d'un coquillé léger ou vaporeux, elle sied à ravir. Comme garniture, madame Boucherie y répand en profusion la folle-avoine en perles de jais, et toutes ces mignonnes pendrilles qui brillent et frissonnent continuellement, font le plus joli effet. Mises en touffe légère, elles dépassent de beaucoup la passe élevée ou posant sur les cheveux. C'est un art que de savoir tirer de ces riens des effets aussi divers qu'élégants. Voilà donc la capote que cette excellente modiste prépare pour les jours sombres; elle en varie la garniture: oiseaux et fantaisies en plumes sont charmants. Les chapeaux d'hiver, vous nous permettrez bien, aimables lectrices, de ne pas encore vous en parler, quoique madame Boucherie nous ait ouvert tout un horizon de modes charmantes et comme il faut auxquelles nous a habituées son bon goût; aujourd'hui, nous n'avons voulu vous parler que de la capote de dentelle qui, par une préférence spéciale, est devenue la capote de toutes les saisons.

Nous avons surpris une élégante Parisienne en rupture de villégiature, se prélassant à la musique du Jardin d'Acclimatation. Le costume qu'elle portait était si gracieux dans sa simplicité que nous ne résistons pas à vous le décrire. L'étoffe, un très beau surah double, glacé grenat et havane, aux reflets chauds très séyants. Au moindre mouvement et selon que le soleil frappe l'étoffe, ces reflets changent de ton à l'infini; pour un artiste, que de révélations dans ce chiffon d'étoffe! Jupe arrêtée à la cheville; au bas, trois petits tuyautés avec une tunique ronde enlevée

régulièrement sur les hanches et formant un pouf de plis cassés au milieu près de la taille; un corsage à devants froncés en bretelle, pris dans une ceinture en gros grain attachée par une boucle longue et dorée. Col droit et manche demi-longue ornée d'une draperie. Le complément de la toilette vaut la peine d'être décrit. Bas de soie grenat et souliers découverts en chevreau verni; longs gants de Suède naturel et chapeau en paille grenat genre canotier, le fond entouré d'un ruban de moire qui, devant, monte en nœud-aigrette formé de beaucoup de coques posées irrégulièrement avec une bonne grâce attrayante. L'encas en surah changeant comme la robe, à manche énorme terminée par une poignée en vieux Saxe.

CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE, CORSET ANNE D'AUTRICHE
De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Que dire de ces deux élégances que nous n'ayons déjà dit! La coupe en est parfaite, l'exécution soignée, et mesdames de Vertus qui les ont créées, l'une pour les toilettes d'apparat, l'autre pour les costumes d'été et d'hiver, ont fait à leur maison, la réputation d'une des meilleures de Paris. Ces corsets conviennent à toutes les tailles, la coupe se modifiant; la pose des baleines et des ressorts est comprise en vue d'allonger la taille, de la cambrer et de ne pas gêner les mouvements. Nous avons dit que le corset Anne d'Autriche est plus particulièrement destiné aux toilettes d'apparat, mais beaucoup d'élégantes en font leur corset habituel. Quant à la ceinture Régente, plus mignonne dans ses proportions, elle nous semble convenir aussi bien aux toilettes de bal qu'aux costumes de jour.

PARFUMERIE GUERLAIN
15, rue de la Paix.

Nous ne pouvons conseiller meilleurs cosmétiques pour l'hygiène que les suivants: La crème de fraises, sorte de cold-cream délicat que l'on étend avec un linge fin soit le matin, soit le soir ou en revenant d'une longue excursion. Au bout de quelques minutes, on essuie le visage que l'on saupoudre de Cypris, une exquise poudre de riz, impalpable, qui laisse sur la peau un léger duvet. C'est avec la main passée légèrement que l'on enlève la poudre aux endroits trop couverts. Les personnes sujettes aux rougeurs subites après les repas, devront se servir de la crème de concombres, elles en éprouveront le meilleur effet. La lotion de Guerlain est encore excellente, on peut s'en servir comme eau de toilette. Le savon Sapoceti au blanc de baleine est pour nous, le meilleur, le plus exquis des savons; il est onctueux, mousseux et conserve indéfiniment son parfum.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 97 et 99)

Costume en serge unie loutre et serge à rayures veloutées mordorées. — Jupe en tissu rayé posée sur un dessous de taffetas. Polonaise en serge unie fermée, de côté, sur un plastron décollé en rond, qui reçoit une guimpe en tissu

rayé montée à un col droit. Le relevé est régulier pour les deux côtés. Un haut parement à la manche ronde.

Costume en lainage marine à filets rouges. — Devant de la jupe plissé en éventail et les côtés, ainsi que les lés



Costumes de demi-saison, de M^{me} Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

de derrière, de larges plis creux. Deux longs paniers sont placés en panneau et la tunique est montée par des fronces. Le corsage à taille ronde est, pour la partie inférieure, en mousseline laine rouge finement plissée. La partie supérieure forme une veste Figaro en pointillé, avec des grelots au contour et au bas de la manche. Col droit. Ceinture, en pointillé plissée et formant pointe devant et au dos.

Costume en cachemire beige brodé en laine mordorée. — Jupe en taffetas, les lés de derrière couverts par une jupe plissée, en cachemire beige, qu'une quille brodée fait joindre au tablier largement drapé, semblant lui-même une seconde jupe relevée irrégulièrement. Corsage avec des revers encadrés de broderie et une chemisette brodée et

froncée; le tout terminé en pointe sous une ceinture brodée qui elle-même fait pointe devant et au dos. Col droit en velours. A la manche, un parement brodé ouvert extérieurement et dépassé tout autour par une dentelle froncée.

Costume en lainage chiné Corinthe, gris et marron, orné de tresse Corinthe. — Jupe plissée alternativement de trois plis couchés et d'un large pli creux sur le dessus duquel courent verticalement trois rangs de tresse; au bord un plissé. Tunique courte montée tout autour par des fronces plus serrées de côté et derrière. Corsage à pointe avec un plastron zébré de tresse en laine et deux rangs en fichu tournant l'encolure du dos. Col droit et parement de la manche coupés de tresse.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4533

Costume en faille française unie et faille à dessin velouté grenat foncé. — Jupe en taffetas, au bas un plissé de faille. Le tablier drapé de faille est orné, dans le bas, d'un revers en faille velours. Le côté gauche reçoit un panneau en faille velours, sur lequel tombe une pointe en faille unie, relevée près de la tournure; au contour un galon de chenille perlé. Les lés de derrière en faille velours sont montés par des plis-tuyau. Corsage-veste. Gilet en faille velours et corsage en faille, avec des revers et un col rabattu; des boutons maintiennent le côté du corsage à la taille. Petite basque-postillon à double bouclette. Manche à parement. Colletette et sous-manche en gaze. — Bas de soie grenat et souliers en satin. — Gants de Suède.

Costume en satin pervenche uni et pékin pervenche et pensée. — La jupe est en pékin, drapée d'une tunique en satin qui forme pointe à gauche; sur ce côté la partie supérieure relevée en bouillon, dégage complètement la jupe et sous cette espèce de bouillon se fixe le haut de la draperie-pointe. Les lés de derrière, droits, forment des plis ronds et le côté une élégante spirale à laquelle on donne un mouvement fuyant. Corsage à pointe avec un bouffant en dentelle, un col droit et le parement de la manche en velours pensée. Les deux pattes qui sont le prolongement du dos, s'appuient sur la tournure; elles sont ornées d'un croisement de velours pensée. — Bas de soie pensée et souliers vernis. — Gants de Suède.

CAUSERIE

SUR LA MEUSE



ES Belges vous diront volontiers que la Meuse est pour les beautés pittoresques une rivale du Rhin. Autant comparer au Johannisberg authentique le vin que l'on récolte sur les roches en murs d'espaliers qui couronnent les faubourgs de Liège, un joli vin d'ailleurs, avec son bouquet de schiste grillé au soleil : autant comparer une aimable petite bourgeoise à un preux du moyen âge armé de pied en cap. Mais la petite bourgeoise a son charme bien original, bien personnel, indépendant de toute cette friperie féodale du seigneur Rhin, dont se moque Heine et dans laquelle, il faut en convenir, le romantisme a puisé outre mesure.

Sur la Meuse, les fées, les héros et les légendes sont rares, si l'on excepte ces fameux fils Aymon portés tous les quatre par leur cheval unique et dont les aventures, en gros caractères, se vendent dans les kermesses, ou bien encore les Nutons, ces âmes païennes d'aborigènes emprisonnées dans des corps de gnomes qui hantent les trous des rochers. La poésie n'est pourtant pas absente de ces rives où de véritables jardins suspendus parent du plus riche feuillage les escarpements d'une falaise noire et dentelée. A peine lui reprocherons-nous de fraterniser un peu trop souvent peut-être avec l'industrie, qui, du reste, devient elle-même poétique à certaines heures.

Arrivez la nuit par exemple dans un grand centre industriel tel que Charleroi, si sombre en plein jour,

avec son immense gare de pierre bleue, s'élevant dans l'atmosphère charbonneuse, au milieu d'une ceinture de noirs faubourgs, que flanquent d'innombrables bataillons de hautes cheminées : les antres ténébreux que vous appelez le matin des fonderies, des laminiers, des forges, ont pris l'aspect fantastique de la caverne de Vulcain; vous y voyez passer et repasser des formes agiles et demi-nues, salamandres humaines qui, au milieu d'un éternel incendie, vaquent à quelque besogne inexplicable qu'on serait tenté de prendre pour la fabrication même de la foudre, tant les éclairs et les fusées s'entrecroisent autour d'elles, pendant qu'à leurs pieds coulent en ruisseaux de feu le métal liquéfié et que du cratère des fourneaux invisibles jaillit, au plus haut du ciel, des gerbes d'étincelles, des tourbillons de fumée rouge. Vraiment la nocturne féerie du travail en vaut bien d'autres !

Tel est, du moins, le sentiment des voyageurs qui, ayant quitté Paris après diner, arrivent avant l'heure accoutumée de la fin des spectacles, en face de cet incomparable décor.

Le train court sur la lisière d'une plaine sans limites et sans accidents que l'on prendrait pour un banc de houille embrasée par places.

Je me trouve à Namur le 7 septembre, jour des dévotions à Notre-Dame de Hal. De nombreux pèlerins s'y sont rendus. On sait que la belle église de Hal renferme une statue de la Vierge qui, selon la légende, recueillit dans un pan de sa robe, lors de certain siège dont l'histoire m'échappe, les boulets lancés contre la ville. Chaque année les populations vont de loin lui rendre hommage. Je guette le retour



4538

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Écaillettes de M^{lle} VIDAL 104, r. de Richelieu. Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de M^{me} de VERTUS 12, r. Aubert.

Parfums de la M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix. Chaussures de la M^{me} KAHN POIVRET 61, r. Montorgueil.

Machines à coudre de la C^{ie} Française H. VIGNERON 11, R. Sébastopol.

de la procession, tout en arpentant les longues avenues qui étendent leurs ombrages de la statue du roi Léopold à celle du géologue Omalius d'Halloy. De belles maisons neuves, majestueusement alignées, montrent derrière les vitres claires de leurs fenêtres un échafaudage de fleurs. C'est le luxe des maisons belges. Ça et là un visage bouffi de servante blonde interroge l'espion qui ne reflète rien. Tout le monde s'est porté sur la place où sont rangés les prêtres en surplis, les confréries, musique en tête, et des enfants à cheval un peu embarrassés dans les plis flottants de l'immense bannière qu'ils ont charge de porter. Ces enfants représentent, me dit-on, les grandes familles du pays.

Enfin le train des pèlerins est signalé, les cantiques éclatent, les fidèles se rangent autour des chasses. En bon ordre, avec les signes d'une fervente piété, toute cette foule, grossie à chaque pas par de nouvelles recrues, se dirige vers l'église Saint-Loup, un grand édifice dans le style Jésuite, somptueusement décoré de marbres et de sculptures sur bois.

Après les églises, le musée de Namur, logé dans les anciennes boucheries, mérite une visite, non pas pour ses salles de peinture assez pauvres, non pas même pour la vieille orfèvrerie des corporations, hanaps et chopes variées qui racontent de solennelles « buveries », mais pour une galerie archéologique remplie d'objets découverts dans la villa romaine d'Anthée, dans les ruines gallo-romaines de Flavian et sur d'autres points des environs de Namur. Un squelette de chef franc, transporté avec tout l'appareil guerrier et symbolique qui accompagnait ses pareils dans la tombe, est le morceau important. Il git avec le sourire étrange et sinistre des morts. Toutes les armes qui l'entourent, sa longue épée, son hang, son bouclier, sa francisque lui donnent l'air encore menaçant.

Aimez-vous Van der Meulen, ses ciels si fins, ses larges masses d'ombre, la multiplicité de ses plans, ses lointains où l'œil se perd, sa précision d'historiographe condamné à retracer exactement des détails de tactique ou de stratégie, et à placer toujours en avant des batailles, des marches, de toutes les actions d'éclat, le panache du roi? Si vous aimez Van der Meulen, vous aimerez l'aspect de la citadelle de Namur et des fortifications échelonnées du haut d'un plateau, d'où l'on découvre la vallée, jusqu'au bas de ces jolies collines revêtues de velours vert. Disposez ça et là les armées victorieuses du grand Roi, voilez le paysage fraîchement et légèrement peint de quelques tourbillons de fumée; ce sujet a été maintes fois rendu en tapisserie; il n'en est pas moins intéressant dans la réalité. Les bastions se rajustent par de jolis zigzags aux murailles que forme le rocher; au-dessous la Sambre roule doucement vers la Meuse ses flots grisâtres où d'un côté trempent des bâtiments blanchis à la chaux, percés d'étroites fenêtres, casernes ou dépendances de la citadelle, tandis que de l'autre débouchent sur les quais étroits et sordides des voûtes obscures aboutissant par l'autre extrémité aux rues de la ville,

moins pittoresque assurément, mais beaucoup plus propres en revanche. Un coin de Venise sans soleil, sans palais et sans gondoles. Quelques pas plus loin, la jonction des deux rivières a lieu en vue du Yachting-club, du Cursaal, d'un établissement de bains, d'une suite de jardins que continuent les ondulations boisées de la vallée de Sambre-et-Meuse, où la bourgeoisie va se promener le dimanche. Plus d'une maison dans cette banlieue est peinte en rouge sombre, d'un ton qui réchauffe le vert cru et froid du feuillage et du gazon. Pas de nuances douces et tendres, pas de mélancolie; tout semble robuste, solide et résistant: les constructions carrées, les gens bien nourris, les barques massives chargées de marchandises qui glissent pesamment sur l'eau paisible et lente, la pâtisserie dérivée des couques de Dinant, véritables rochers de farine et de miel, les produits renommés de coutellerie inusable, et tous les animaux, — témoin les gros chiens rablés qui traînent, à la mode des Pays-Bas, de petites charrettes portant des bidons de lait, et par surcroît souvent le maître, avec sa pipe, — témoin les vaches superbes qui par troupeaux serrés, enfoncent jusqu'au poitrail dans l'herbe savoureuse des grasses prairies que l'on découvre de la citadelle, cette perle de Namur dont jadis s'emparèrent nos armées.

Les bords de la Meuse sont charmants; on les parcourt facilement en chemin de fer sans rien perdre de leurs beautés, grâce à la commodité de ces wagons grands comme autant de salons et qui donnent sur une plate-forme au grand air où l'on peut se tenir quand on ne craint pas le vent.

La rivière d'abord trop droite, trop semblable à un canal, mais devenant sinueuse peu à peu, est bordée de villas élégantes, d'usines assez clair semées pour ne rien gâter dans le paysage et de carrières de pierre bleue d'un bel effet. Le côté que suit le chemin de fer est tout en rochers superbes qui abritent à leurs différents étages des jardins et des bois.

« Marche-les-Dames! »

C'est la première station; je ne la dépasse pas, curieux de voir de près ces escarpements de schiste d'un caractère si étrange, si nouveau pour moi.

Le premier chemin que je prends au hasard me conduit dans un bois admirable où des sentiers sont tracés jusqu'au sommet de la haute falaise. Bientôt je m'aperçois que je suis dans une propriété particulière, hospitalièrement ouverte. Tous les parcs des rives de la Meuse sont ainsi. On n'a eu qu'à aider la nature qui les avait plantés mieux que ne l'eut fait la main des hommes. Ça et là le feuillage épais laisse percer une dent acérée, une muraille rebelle, ou bien il s'ouvre devant les cascades qui s'éparpillent en filets argentés, puis il recommence à couvrir les écroulements du schiste d'un noir tantôt vert, tantôt rougeâtre ou ardoisé qui s'écaille par feuilles. Me conformant aux caprices du lacet qui serpente et revient sur lui-même, sans laisser pressentir où il va, je me trouve soudain sur une crête étroite. Au-dessous de moi le rocher est à pic et j'embrasse l'admirable panorama de la Meuse.

La rive droite se continue en dentelures toujours taillées sur le même patron abrupt. Sur l'autre rive, plus riche en pâturages, un tapis couleur d'émeraude

(La suite à la page 104.)



Costume en faille française et tulle noir brodé de jais. — Costume en tricotine mousse et tissu perlé à jour

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Robe en faille française noire ornée de tulle brodé d'étoiles en jais avec pendrille au milieu. — Sous-jupe en taffetas; à droite une belle quille de tulle brodé que cernent les lès de derrière plissés verticalement, et la draperie-tablier qui s'enfuit vers le bas; cette draperie plissée en éventail se termine par une draperie plate rapportée sous le dernier pli; elle se pince de deux

plis et s'enlève sous le poul. Un corsage-plastron en tulle brodé cerné de bretelles plissées, le tout finissant en pointe sous une demi-ceinture mi-partie soie, mi-partie tulle brodé. Col droit, parement en tulle brodé appliqué sur la manche. Cette robe est représentée sous deux aspects; avec la traine qui se boutonne sous la draperie — prolongement du poul —, et



Costume en faille française et tulle perlé
(vu du côté gauche).



Costume en tricotine mousse et tissu à jour
perlé (vu du côté gauche).

en costume court du côté opposé; la traine est donnée séparément, afin que l'on puisse se rendre compte de l'arrangement.

Costume en tricotine mousse et tissu perlé sur transparent rouge ancien.

Jupe en tricotine mousse, plissée verticalement avec une quille finement plissée à gauche, et un panneau en tissu perlé,



Train mobile de la robe en faille française et tulle perlé.

sous lequel un surah rouge fait transparent. Le tablier en tricotine est très élégamment drapé de plis cassés; il se retourne en revers appliqué de surah rouge et de tissu perlé. La tunique qui prend du panneau perlé est plissée en éventail avec un pouf gracieux et tombant. Corsage avec fichu en tissu perlé et tricotine mousse. A la manche une draperie et une dentelle.

Nous donnons ce même costume, vu du côté gauche, les deux côtés étant intéressants à cause de la différence de la façon.

se déroule au-delà des maisons de campagne et des villages, sur de larges plateaux bornés dans le lointain par un horizon de forêts hérissant la ligne onduleuse de mamelons plus élevés. Et le fleuve, coulant à pleins bords, berce des îles pareilles à autant de bouquets, tandis que les trains de bois glissent en silence sur un miroir poli.

Je redescends jusqu'au bourg dont les maisonnettes de brique rouge s'égrènent le long d'un chemin pittoresque fréquenté par de nombreux promeneurs venus de la ville, car c'est jour de fête.

On peut s'attabler au hasard devant chaque porte : presque toutes ces maisonnettes accueillantes sont en effet des estaminets, estaminets paisibles avec leur jeu de quilles, leurs fenêtres garnies de pots de fleurs et les gigantesques poiriers dont les branches dressées avec art et appliquées en éventail, tapissent les murs de feuillage et de fruits. Dans des enclos verdoyants, la jeunesse joue sans bruit à la paume. Quelques intérieurs où je hasarde un coup d'œil reproduisent exactement les *Passe-Temps de Flandre* de Téniers ou les petites compositions de Van Ostade : dans la pièce du fond une vieille femme verse à boire; un virtuose rustique, musicien de grande route ou ménestrier du cru, accorde son violon; un vieillard à trogne épanouie savoure lentement les délices de la pipe. En marchant, j'atteins une vieille demeure à laquelle des armoiries sculptées dans la pierre, un toit en escalier et un grand bassin de forme contournée qui précède le bâtiment principal, donneraient un certain caractère seigneurial si le clocher d'une chapelle et les cantiques chantés par des voix de femmes qui parviennent jusqu'à moi, ne faisaient deviner un couvent. Ce sont des Ursulines allemandes, de Cologne, je crois, qui, bannies par M. de Bismarck se sont réfugiées ici.

..

Un désir très vif me prend de faire plus ample connaissance avec la Meuse, de la suivre au-delà de l'horizon que peut embrasser mon regard, pour savoir où la conduit cette fuite rapide. Le meilleur moyen d'assister à ses aventures me paraît être de les courir avec elle. Je prends donc le bateau à vapeur près de Godinne sur la ligne de Givet pour filer jusqu'à Dinant. C'est à Godinne, dans la caverne de Chauveau, qu'ont été découverts des ossements d'un grand intérêt anthropologique. Entre Namur et cette station, le paysage est tantôt curieux, tantôt charmant, avec ses longues avenues de beaux arbres et ses carrières de marbre noir, avec les grands rochers qui trempent à pic dans le lit rétréci du fleuve. Elle ne coule plus toute droite, cette Meuse que j'accusais naguère de ressembler à un canal; elle décrit maintenant de grandes courbes au pied des promontoires sourcilleux qui s'y mirent. Voilà au-dessus de Rouillon, les escarpements calcaires de la Roche aux Tchauwes dont le flanc énorme loge d'innombrables familles de corneilles nommées *Tchauwes* dans le pays. De superbes ombrages révèlent l'existence du château de Hun; en face comment les grandes carrières d'Yvoir qu'un pont relie à Moulins où une ancienne abbaye a été convertie en usine.

Près de là se trouvent des ruines célèbres dans toute

la Belgique, celle du château fort de Montaigle. Encore une abbaye de Cîteaux fondée au XIII^e siècle, un peu plus loin, à Anhée. Puis, sur l'autre rive, les rochers grandioses de Champal. C'est la plus belle partie du trajet. Les restes pittoresques de la forteresse de Poilvache couronnent le rocher, racontant une chronique belliqueuse, car Poilvache n'est autre que le château des quatre fils Aymon. Nous sommes en pleine Table Ronde. Il ne subsiste plus grand chose de la tour de Monnay, sur une hauteur, au pied de laquelle se trouve le château de Houx, appartenant au comte de Lévis.

Pour accorder à la petite ville de Bouvignes, un village plutôt, tout l'intérêt qu'elle mérite, ayons présentes à l'esprit ses querelles au moyen âge avec la cité voisine de Dinant contre laquelle fut élevée cette tour de Crèvecœur, presque écroulée aujourd'hui. Les Dinantais répondirent à la provocation, en dressant de leur côté un château du haut duquel les pierres et l'eau bouillante pleuvaient sur Bouvignes. Les princes évêques et les comtes de Namur prirent souvent part à cette lutte. Ce fut sous les murs de Bouvignes que les gens de Dinant allèrent insulter le comte de Charolais, ce qui entraîna le siège et la destruction de leur ville que les Bourguignons incendièrent. La Meuse roula bien des cadavres à cette époque; selon les chroniques, huit cents prisonniers périrent dans son sein à cette place où glisse si paisiblement notre bateau, mais la chronique par excellence de Bouvignes est celle de 1554, lorsque les Français la sackèrent.

Un fait héroïque entre tous et qui honore les femmes du Condroz s'y produisit. Trois dames s'étaient réfugiées dans le château de Crèvecœur résolues à périr avec leurs maris. Elles encouragèrent la garnison tant que celle-ci put tenir, puis, tous les hommes étant tombés les armes à la main, cette défense désespérée ne pouvant se poursuivre, elles se précipitèrent du haut de la tour sur les rochers.

Henri II ne se borna pas à l'incendie de Bouvignes, il pilla encore la ville rivale de Dinant qui s'était relevée florissante et qui devait, après ce nouvel assaut, recouvrer sa prospérité une fois de plus pour être derechef prise par les Français sous Louis XIV. Sa citadelle, perchée comme un nid d'aigle, semble cependant à l'abri des assauts, telle qu'elle nous apparaît à la sortie de l'écluse de Leffe, un faubourg manufacturier où l'on se rend pour faire dans la vallée voisine la promenade célèbre aux fonds de Leffe.

C'est de Dinant que madame de Maintenon écrivait pendant le siège, aux dames de Saint-Louis, une description de ces rochers affreux par leur hauteur, qui paraissaient de fer et auprès desquels les maisons semblaient faites pour des poupées. Elle se plaignait fort de vivre en ce lieu sauvage où, pour ma part, je ferais volontiers une halte prolongée.

C'est de là que je vous écris, chères lectrices. Le grand institut hydrothérapique entouré d'admirables jardins en amphithéâtre domine en face de moi toute la vallée de la Meuse. On y jouit de l'air balsamique des montagnes, d'un repos délicieux, de toutes sortes d'avantages qui conviennent aux touristes autant qu'aux malades. Si vous voulez m'en croire, celles d'entre vous qui ont visité l'exposition d'Anvers y

feront halte au retour, afin de lier connaissance avec les plus jolies campagnes de toute la Belgique. Ardenne, le séjour favori du roi Léopold, n'est pas loin; il se cache dans la splendide forêt dite du Fond du Bois. A travers une petite Suisse que baigne la

Lesse, vous atteindrez ensuite les grottes de Han qui méritent de passer pour l'une des curiosités naturelles les plus extraordinaires de l'Europe, et qu'à célébrées Georges Sand dans ses Lettres.

T. B.

ELENIZZA

(SUITE)



UI, il était arrivé; le paquebot des Messageries maritimes était encore là, prêt à continuer sa route. Deux heures et une feuille de papier avaient suffi pour bouleverser deux existences. Elle avait dix-sept ans, lui vingt-cinq, et déjà, pour eux, le malheur commençait. Mais comment lui dire la vérité?

En ce moment le planton du bord frappa à la porte de Fernand. Le commandant l'appela chez lui « pour affaires de service. » Brusquement rappelé à lui, le jeune docteur rajusta son uniforme et se rendit à l'appel de son chef. Celui-ci dit immédiatement à Fernand, d'un ton officiel qui n'était pas dans ses habitudes :

« Monsieur, je suis chargé de vous apprendre que vous passez à bord de la *Minerve* et que pour raisons d'urgence, vous avez l'ordre de rallier sur-le-champ votre nouveau bâtiment. Vous allez donc vous mettre en mesure de prendre passage aujourd'hui même sur le courrier qui continue pour l'Égypte et vous déposera à Port-Saïd, après-demain samedi. Là, vous attendrez vingt-quatre heures, tout au plus, le paquebot de Chine qui vous emmènera à Saïgon. Voici l'ordre du Ministre. Maintenant préparez-vous. »

Fernand regardait son chef d'un air abasourdi. Cette promptitude achevait de l'accabler. Il croyait avoir devant lui quelques jours pour réfléchir, et, tout au contraire, il fallait se décider sur-le-champ. Mais surtout le ton glacial du commandant l'étonnait, car cet officier, un père de famille déjà mûr et un bon cœur, l'avait toujours traité d'une façon presque paternelle. Comme s'il eût deviné cet étonnement pénible, le marin continua sur un ton tout différent :

« Maintenant, mon cher ami, asseyez-vous et causons en camarades. Je sais de quoi il retourne, votre père m'ayant fait l'honneur de m'écrire et de ne rien me cacher. Je lis sur vos lèvres le mot démission, et je comprends tout, car j'ai eu vingt-cinq ans, moi aussi, et celle que vous aimez est digne, à coup sûr, de tous les sacrifices.

— Ah! s'écria Fernand, vous voyez bien! vous le dites vous-même!

— Oui; mais certains sacrifices peuvent cacher un égoïsme profond. Dans ce moment si grave de votre vie, vous tenez entre vos mains non pas votre seule

existence, mais aussi, peut-être, les existences à venir d'être qui vous devront leur malheur. On revient de Cochinchine. Durant ce long voyage vous aurez le temps de réfléchir. Il est toujours assez tôt pour... pardonnez-moi cette parole dure — pour commettre une mauvaise action.

— Mais que va-t-elle dire?

— Elle ne dira rien; elle attendra. Ma femme m'a attendu trois ans et, depuis que nous sommes mariés, la chère créature passe sa vie à m'attendre. D'ailleurs, mon ami, vous devez à votre père ce gage de déférence. Quoiqu'il arrive plus tard, vous serez heureux de l'avoir fait. Tenez, je vous connais; je suis sûr que vous allez partir.

— Laissez-moi du moins aller à terre...

— Si vous y allez, vous ne partirez pas. Ecrivez; quelques lignes seulement. Ce qui arrive est si simple, après tout! Ces déplacements subits arrivent tous les jours. C'est moi qui remettrai votre lettre et, foi de marin, je dirai que... enfin je dirai ce qu'il faut dire.

Fernand resta plongé dans des réflexions si profondes qu'il ne s'aperçut pas que le commandant l'avait laissé seul. Enfin il passa la main sur son front et, se levant :

— Je pars, dit-il. Mais je ne réponds pas d'aller bien loin. Peut-être pas plus loin que Port-Saïd.

Trois heures seulement lui restaient. Il s'enferma dans sa cabine et écrivit à Elenizza une lettre très courte pour lui expliquer l'ordre subit qui l'obligeait à partir sans la revoir. Il lui disait en finissant :

« Je vous ai donné ma vie sur le *Tahtali*, et je ne reprendrai jamais ce qui est devenu vôtre. A vous, ou à personne et, s'il plaît à Dieu, à bientôt! »

Il porta la lettre au commandant qui, de nouveau, promit de la rendre le soir même en mains propres. Une fois encore, à ce moment, Fernand fut sur le point de tout briser, car il ne pouvait supporter la pensée de ce qui se passerait dans quelques heures, quand cette enveloppe serait ouverte par Elenizza. Il fit part de cette hésitation suprême au commandant qui la devinait bien. L'officier répondit avec son sang-froid de marin.

« Mais, étourdi que vous êtes, qui vous dit que son oncle voudra vous la donner? Il a, pour s'opposer à ce mariage, les mêmes raisons que votre père, et sa

nièce n'a pas dix-sept ans. S'il vous faut l'attendre jusqu'à sa majorité, autant l'attendre en faisant votre métier, que diable ! »

Cette dernière raison fit plus d'effet sur Fernand qu'on n'aurait pu l'espérer d'un cerveau aussi troublé que le sien l'était alors.

« C'est bien, fit-il, je pars. Mais, vous en êtes le témoin, je ne m'engage à rien quant au reste. »

Alors il s'occupa de ses préparatifs, dans un tel désarroi d'esprit qu'il se rendait à peine compte de ce qu'il faisait. Toutefois, avant de fermer la dernière malle, il se rendit à l'infirmerie du bord pour y prendre le bouquet d'*ambéria* qui pendait au mur. Quand il tint dans ses mains les chères fleurs jaunes, encore parfumées, il s'assura d'un regard qu'il était seul, puis il les approcha de ses lèvres. Mais son cœur lourdement oppressé ne put se contenir davantage, et il pleura longtemps, mouillant de ses larmes la gerbe odorante.

Moins d'une heure après, la baleinière qui le portait, lui et ses bagages, accostait le paquebot et, presque aussitôt, les treuils à vapeur grincèrent, arrachant du fond l'ancre massive. L'hélice tournait et, peu à peu, les maisons de Smyrne semblèrent décroître aux yeux des passagers accoudés au bordage. Fernand Guichen n'était point parmi eux. Enfermé dans sa cabine, il était étendu sur sa couchette, immobile, le visage enfoncé dans l'étroit oreiller du cadre.

XIV

« Ainsi, rien n'y fait ? disait à son fils le vieux docteur Guichen. Tout ce que nous te répétons, ta mère et moi, depuis ton retour de Cochinchine, toutes nos observations, toutes nos prières... un emplâtre sur une jambe de bois !

— Hélas ! mon père, ce qui manque, c'est précisément la jambe de bois. Vous avez opéré l'amputation et, entre nous, vous n'y êtes pas allé de main morte. Seulement... ça saigne toujours !

Le père et le fils causaient seuls dans ce même cabinet de la rue de Londres où, quinze ans plus tôt, la petite Hélène de Montureux était entrée ne se doutant guère, pauvre fille ! de la terrible condamnation que la science allait y prononcer contre elle dans la personne de sa mère. Les tentures et les meubles avaient vieilli et semblaient démodés. Mais, l'année précédente, quand on avait parlé d'une remise à neuf, le médecin avait refusé, lui jadis tellement soucieux de la fraîcheur et du luxe irréprochable de son intérieur.

« A quoi bon ? avait-il dit. Fernand est en route pour revenir ; le vieux Guichen va céder la place au jeune. C'est bien le moins que le nouveau maître de céans choisisse à son goût ses rideaux et ses fauteuils. »

Fernand était revenu, fatigué, maigri, avec ce teint jaune et ces yeux profonds que donne l'air appauvri de là-bas. Il avait pris ses six mois de congé, mais, dès le premier jour, il avait annoncé qu'il voulait repartir. Maintenant le moment était venu et Guichen, le vieux, souffrait à la fois dans son orgueil dynastique de grand médecin, dans sa tendresse paternelle et dans le côté autoritaire de sa nature énergique.

« Je n'aurais jamais cru, continua-t-il, qu'un homme sérieux, intelligent et travailleur comme toi, pût se laisser dompter ainsi par un... sentiment !

— Alors, d'après vous, les crétins et les oisifs du boulevard sont réservés spécialement pour les amours sérieux et durables ?

— Enfin, qu'est-ce que tu gagnes à quitter Paris et à courir le monde encore une fois ?

— Rien. Mais essayez de convaincre un homme atteint du mal de dents, qu'il ne gagne rien à se promener dans sa chambre et qu'il ferait mieux de dormir !

— Tiens ! va-t-en, reprends la mer, fais-en à ta tête. Quand tu reviendras, tu trouveras l'hôtel vendu, la clientèle disparue, et le docteur Guichen cultivant la fraise en Bretagne. Tu n'es qu'un mauvais fils !

— Vous êtes injuste, mon père, ou bien vous avez oublié certaines choses. Quand je pense à ce départ de Smyrne, moi qui n'oublie pas, je me demande comment j'ai pu vous aimer assez pour partir. Je me demande si j'avais le droit de partir, et je vous jure que si vous aviez été là, si vous aviez pu voir ce que j'ai souffert pendant ces trois heures, vous m'auriez dit : « Reste, et à la grâce de Dieu ! »

— Mon pauvre ami, c'est à ce point-là ! Pourquoi ne parles-tu jamais de ce que tu souffres ?

— Je n'en parlerai plus jamais. Sachez seulement que je suis parti parce qu'on m'a dit : « Faites cela pour votre père ! mettez-vous en route, quitte à n'aller pas jusqu'au bout. Il sera d'autant plus conciliant que vous lui témoignerez tout d'abord plus de déférence ». Moi j'ai cru cela et je me suis éloigné sans même la revoir !

— Tu m'avoueras que c'était te montrer bon diplomate, plutôt que bon fils. Mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, comment l'aventure a-t-elle fini ?

— D'une façon cruellement simple. Ah ! mon père, je vous le disais, vous ne faites pas les choses à demi ! Vous avez agi directement auprès des Harrisson ?

— Dans ton intérêt. Je tenais à prendre sur moi la responsabilité de ce départ... un peu rapide. En écrivant à ton bailleur de fonds pour lui envoyer son argent, je l'ai mis au courant de la situation en deux mots. J'ai même trouvé sa réponse assez étrange ; veux-tu la voir ? »

Guichen ouvrit son bureau et tendit à son fils une lettre qui commençait par les questions d'affaires et se terminait par ce paragraphe :

« Quant au sujet délicat auquel vous faites allusion avec une loyauté que j'apprécie, je n'ai qu'une réponse à faire. En vous confiant un secret de famille, ignoré même à Smyrne et caché jusqu'ici à la principale intéressée, mon beau-frère était dans son droit. Cette révélation n'aurait-elle pas eu lieu plus tôt qu'il eût été de mon devoir de vous la faire, en présence de certaines éventualités. Je puis regretter ce qui se passe, mais je ne me reconnais pas la liberté de vous blâmer, et j'agirai de mon côté comme je dois le faire. »

Fernand relut deux fois les lignes qu'il avait sous les yeux.

« Je ne comprends pas très bien, dit-il à son père, comment M. Harrisson parle « d'un secret de famille confié ». N'aviez-vous pas précisé les faits ?

— A quoi bon ? Je disais seulement à M. Harrisson

ceci ou à peu près : « la personne de votre nièce est en dehors de toute discussion. Mais certaines circonstances antérieures à sa naissance et que je déplore autant que vous constituent à mes yeux de père un obstacle irrévocable. »

Le jeune docteur baissa la tête en soupirant et, pendant quelques minutes, les deux hommes gardèrent le silence. Fernand reprit :

« Quoi qu'il en soit, je m'explique maintenant un procédé dont la rigueur m'avait toujours étonné. En quittant Smyrne, au risque d'attirer sur moi les foudres du Ministère, je m'arrêtai à Port-Saïd au lieu de continuer sur l'Extrême Orient. Je n'avais pas la force d'aller plus loin et je ne vous cacherai pas qu'à ce moment j'étais décidé à vous désobéir. J'écrivis alors à Elenizza. Quelle torture que de lui écrire ! Je ne pouvais pas lui dire la vérité. Pauvre enfant ! Elle en serait morte, peut-être... »

Encore une fois le jeune homme s'arrêta, vaincu par une émotion poignante. Son père le considérait, les larmes aux yeux, songeant avec désespoir que le mal était plus grand encore qu'il n'avait cru. Dans sa douleur de voir souffrir ce fils qu'il adorait, il trouvait presque maintenant que Fernand avait obéi trop vite, mais il n'osait le dire.

« Ah ! s'écria-t-il, pourquoi la fatalité a-t-elle voulu... ? »

Avec un ton de révolte et d'amertume qu'il fut impuissant à maîtriser, le jeune homme répondit :

« Vous savez où elle se trouve, cette fatalité, et comment elle se nomme ! Elle a bien pris toutes ses précautions et tout conduit au but avec sa main de fer. Pendant que ma lettre allait à la nièce, la vôtre arrivait à l'oncle et je vois maintenant qu'il a « agi » en effet. Parbleu ! vous étiez faits pour vous entendre ! Tenez ! remerciez-moi de vouloir partir. D'ici à longtemps je ne pourrai vous regarder sans penser que vous fûtes pour moi et pour une autre... la fatalité ! »

— N'oublie pas que tu parles à ton père, Fernand ; sois homme, et achève ton récit.

— Vous avez raison, les plaintes ni la colère ne changeront rien à ce qui est. Où en étais-je resté ? A ma lettre envoyée à Smyrne. Au bout du temps nécessaire, le paquet revint à Port-Saïd tel qu'il en était parti. Sur l'enveloppe, ces mots péremptoires : « Ma demoiselle de M... vous sera sincèrement obligée » de ne pas prolonger davantage une correspondance

« inutile. » Tout d'abord, la phrase me parut un peu sèche. Maintenant, je la comprends. Votre correspondant avait agi ! Peut-être qu'il a tué sa nièce. Mais dame ! les affaires sont les affaires !

— Tu n'as jamais eu d'autres nouvelles ?

— Jamais. Pour le coup, je pris le premier paquebot en route pour l'Indo-Chine, et j'arrivai à Saigon où les malades du *Tilsitt* m'attendaient avec impatience. Quand je dis qu'ils m'attendaient... vous comprenez que c'est une simple façon de parler. Je vous confesse humblement que cette mortalité dont nos hôpitaux d'Europe ne nous donnent qu'une idée légère, n'avait pour moi rien de désagréable. Je me disais : mon Dieu ! que ceux-là sont heureux de s'en aller ! Ne pourrais-je faire comme eux ? Mais c'est précisément dans ces cas-là qu'on reste. Pour finir mon histoire, j'ai récrit à Smyrne, sans obtenir la moindre réponse. J'ai su, l'année dernière, par des officiers de marine, que les Harrisson ne reçoivent plus ; c'est tout ce qu'on a pu me dire. Sur ce, mon père, je vous quitte pour aller finir mes malles. Je dois être embarqué après-demain. »

Le vieux Guichen eut un geste pour exprimer qu'il renonçait à lutter davantage. Maintenant son attendrissement était passé et le dépit de trouver son fils inébranlable reprenait le dessus.

« Dans tous les cas, dit-il avec ironie, tu as singulièrement choisi ta destination ? »

— Pourquoi ? parce que mon bateau va à Constantinople ? N'ayez pas peur, il y a loin de la Corne d'Or à Smyrne et je vous jure que je n'ai nulle envie de franchir la distance. D'ailleurs je n'ai rien choisi du tout. On m'a offert un des postes les plus enviés, celui de médecin de l'avis mis à la disposition de l'ambassade de France en Turquie. J'aurais été bien fou de ne pas l'accepter. Un an ou deux sur le Bosphore, à ne rien faire, c'est tentant, avouez-le !

— Non, mon ami, ce n'est pas tentant pour un homme qui n'a qu'à s'asseoir dans ce fauteuil pour conquérir, avec un peu de travail et de temps, la plus belle clientèle de Paris. Mais, veux-tu que je te dise toute ma pensée ? Tu ne serais pas si empressé de partir s'il s'agissait d'aller en Amérique. Quant à moi, j'ai fait mon devoir. Advienne que pourra !

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

Noms en croix.

—
Deux illustres époux, souverains d'Allemagne,
Le prince, prévenu, soupçonna sa compagne.
Dieu lui-même prit soin de la justifier.
Tous deux sont parvenus à se sanctifier.

Mot triangulaire du 12 Septembre : G A L I C E
A L I C E
L I C E
I C E
C E
E

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4538, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, première toilette (gravure n° 4536). — Manteau, petite fille (gravure n° 4536).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage et jupe, costume en étamine brochée, page 7 (Album de Septembre).

Pèlerine-fichu. — Le plastron en velours et la pèlerine en ottoman, le tout se terminant en pointe; le dos arrondi. Col droit évasé à pointes retournées, brodé de perles en bois et dorées. Un très beau collier en passementerie avec disposition de pattes est brodé de perles en jais. Charmant et commode à jeter sur les épaules. — Modèle d'automne.

Jaquette en reps bleu marine. — Très ajustée, la basque du dos terminée par un plissé, qui rejoint le devant à



la couture du dessous du bras. Le devant est orné d'un plastron brodé de perles en bois et dorées, cerné d'un revers qui reçoit au bord, un rang de perles alternées dorées et en bois; de même au contour de la poche et au bas de la jaquette.

Corsage Marguerite en velours myrte, orné d'étoffe crème appliquée d'une broderie ancienne. — Corsage à pointe, fermé de côté, sous l'étole de soie. Cette étole forme une partie du devant—celle qui touche à l'entour-



Pèlerine-fichu de demi-saison.

Corsage Marguerite en velours myrte orné d'étoffe crème appliquée de broderie ancienne.

Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

nure; elle s'ouvre en losange, se rejoint à la taille, puis dégage la pointe et tombe de côté. Le pan carré reçoit deux étages de ruban de velours, et la partie supérieure, au delà de la broderie de la poitrine, un seul rang. Grande collerette Médicis en gaze. La manche bretonne en velours. Ce corsage se porte avec toutes sortes de jupes, en dentelle ou en soie.

(Modèles de madame Pelletier-Vidal.)



Jaquette en reps bleu marine.